

L'ÉDITO :

Demain nous fêtons la Pentecôte, la descente sur les Apôtres du Saint-Esprit :

« Roi du ciel, Consolateur, Esprit de Vérité, Toi qui partout présent et qui emplis tout, trésor des biens et Donateur de Vie, viens et fait Ta demeure en nous, purifie-nous de toute souillure et sauve nos âmes toi qui est Bon. » (apostiches des vêpres de la Pentecôte). C'est aussi la prière qui est dite au début de chaque office en temps ordinaire.

Par la venue du Paraclet que le Fils nous envoie d'auprès du Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père, et rend Lui-même témoignage du Fils (Jn 15, 26), qui restera pour toujours avec nous (Jn 14, 16), l'Eglise « Une, Sainte, Catholique et Apostolique » est fondée sur terre, dans laquelle, comme le Christ l'a promis : « le Paraclet, l'Esprit Saint que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous fera ressusciter de tout ce que je vous ai dit. » (Jn 14, 26).

Par l'Incarnation et la Pentecôte, Dieu comble le fossé qui s'est créé au moment de la chute d'Adam, entre Lui et l'homme. Comme l'explique le père Alexandre Schmemmann : « Il n'en reste pas moins qu'au sens profond du terme le christianisme est la fin de toute religion. [...] C'est un fait : nulle part dans le Nouveau Testament, le christianisme ne se présente comme un culte ou une religion. La religion est nécessaire quand il y a un mur qui sépare Dieu de l'homme. Mais le Christ, qui est à la fois Dieu et homme, a renversé le mur qui les séparait. Il a apporté une vie nouvelle, non pas une nouvelle religion. » (*L'article dont cet extrait est tiré est donné en entier ci-dessous.*)

Alors, à notre époque, où nous cherchons à « ré-unir » l'Eglise que par ailleurs nous confessons comme « Une, Sainte, Catholique et Apostolique », qui écoute l'Esprit-Saint « qui a parlé par les prophètes » et qui nous parle encore aujourd'hui par nos saints ?

Je vous propose ce mois-ci, en plus de l'extrait du père Alexandre, une prophétie de saint Ambroise d'Optino sur les temps derniers et le point de vue de l'Ancien Païssios, moine du mont Athos, qui nous

recommande de « semer la “bienveillante angoisse” aussi chez les hétérodoxes ; en d'autres termes, de les amener à réaliser qu'ils ont vécu dans l'erreur, et qu'ils ne devraient pas s'en remettre à la légère à leurs pensées, de peur de se priver d'eux-mêmes dans cette vie-ci des abondantes bénédictions de l'Orthodoxie, et dans la vie à venir, des infiniment plus abondantes et éternelles bénédictions de Dieu. » Ce que dit saint Silouane l'Athonite d'une autre manière : « Eh bien ! Père archimandrite, leur âme sait qu'ils font bien de croire en Jésus Christ, de vénérer la Mère de Dieu et les saints, de les invoquer dans leurs prières; et si vous leur dites que leur foi c'est de la fornication, ils ne vous écouteront pas ... Mais dites aux gens qu'ils font bien de croire en Dieu ; qu'ils font bien de vénérer la Mère de Dieu et les saints ; qu'ils font bien d'aller à l'église pour les offices, de prier à la maison, de lire la Parole divine, et le reste ; mais que, sur tel ou tel point, ils sont dans l'erreur, qu'il faut corriger cette erreur et qu'alors tout sera bien. Le Seigneur se réjouira en eux, et ainsi nous serons tous sauvés par la miséricorde de Dieu. Dieu est Amour; c'est pourquoi toute prédication doit, elle aussi, procéder de l'amour, et alors elle sera salutaire et pour celui qui prêche, et pour celui qui l'écoute. Mais si vous condamnez, l'âme du peuple ne vous écouterait pas, et il n'en résulterait aucun bien. »

C'est donc pleinement le rôle de l'Eglise que d'aller prêcher partout avec douceur et amour la Bonne Nouvelle et porter à tous la Paix du Christ.

Vous trouverez enfin, en dernière page, une présentation de l'Abbaye d'Ourscamp par son libraire et ami François Graillot, qui nous offre chaque année l'occasion de faire partager l'héritage commun de l'Eglise.

Père Nicolas

Rappel : le dimanche 13 juin, nous recevons les paroissiens de l'église saint Séraphim de Sarov et le jeudi 24 juin, Monseigneur Gabriel, Archevêque de Comane, nous rend visite pour célébrer la Divine Liturgie à l'occasion de la saint Jean Baptiste. Venez nombreux.

Pour tout renseignement complémentaire : contactez père Nicolas (nicolas_k@club-internet.fr ou au 03 44 39 75 71).

L'icône de la Pentecôte

Elisabeth Hériard

<http://www.lemontmartre.net/actu/pentecote.htm>

Le schéma de l'icône de la Pentecôte, représenté ci-contre d'après l'icône prototype du 17^e siècle, sur l'iconostase du Monastère Stavronikita au Mont Athos, illustre cette venue des langues de feu sur les douze apôtres qui symbolisent l'Eglise.

Le cadre de la fête est la maison où se tenaient les apôtres à cet instant. Ils sont assis sur un exèdre, un banc de bois à haut dossier, en forme de demi-cercle, déjà utilisé dans l'antiquité pour les enseignements dans les écoles de philosophie. Mais ici, la place du Maître reste vide.

De chaque côté du creux central, sont assis en deux groupes les douze apôtres :

En haut, les apôtres Pierre bénissant et Paul tenant le livre de ses écrits.

Puis les quatre évangélistes tenant le saint Livre : Matthieu et Luc à la droite, Jean et Marc à la gauche.

Puis, en allant vers nous : à la droite : les apôtres Simon, Barthélémy et Philippe ou Jude ; et à la gauche : André, Jacques et Thomas.

Tous ceux qui ne tiennent pas l'Evangile tiennent le rouleau, symbolisant ce qui est écrit pour eux dans la loi et les prophètes. En bas au centre de l'exèdre s'ouvre une cavité noire, où se dresse en buste le prophète Joël portant les douze rouleaux, car il prophétisa la descente de l'Esprit Saint.

Remarquons qu'il est légèrement plus grand que les apôtres. Dans certaines icônes, c'est un empereur, représentant de l'œcoumène, c'est à dire du monde chrétien. Ce personnage suggère donc l'imminence

de la formation de l'Église

Sur les apôtres ainsi assemblés, l'irruption soudaine de l'Esprit se manifeste iconographiquement de trois façons :



1 – Des cieus figurés par l'arc-de-cercle gris bleu en haut de l'icône sortent douze canaux conduisant des langues de feu qui viennent se poser au-dessus de la tête de chacun des apôtres. Remarquons que dans notre icône, les apôtres ne sont pas auréolés. Dans beaucoup d'icônes russes, ils le sont, et la

langue de feu vient jusque dans l'auréole.

2 – Un voile rouge est artistiquement pendu sur le haut du bâtiment où se trouvaient les apôtres, et qu'on figure, comme toujours, de l'extérieur pour montrer que le bâtiment n'enferme pas

3 – Les apôtres manifestent une parfaite unité et un grand dynamisme. Par la perspective inversée, ils nous apparaissent tous égaux : on a en effet représenté légèrement plus grands ceux qui sont en haut, que ceux qui sont proches de nous. Donc ce qui est loin vient vers nous et ce qui est proche s'efface légèrement. Les apôtres sont à la fois avec nous, car ce demi-cercle s'ouvre vers nous, et en Dieu qui est au-delà de tout.

Enfin, mais cela peut se dire de chaque icône, tous les éléments représentés resplendissent de la lumière incréée des énergies divines. L'exèdre, particulièrement fait l'objet d'un fin travail de lumières d'or (assist). Cet exèdre est pour nous le signe que l'Église qui naît à cet instant de l'Esprit Saint, est parfaitement unie.

Quand un seul apôtre, Pierre, prit la parole et s'adressa à tous les habitants de Jérusalem qui entouraient les apôtres, les soixante-dix et sans doute la Mère de Dieu, il ne parlait pas de lui-même, mais selon ce que lui inspirait l'Esprit. Notons que la Mère de Dieu n'est pas représentée, bien que les Actes signalent sa présence dans les réunions de prière des apôtres (Actes 1 : 14). En effet, elle est celle qui a enfanté le Verbe dans le silence. Ce jour-là furent baptisées « environ trois mille âmes » (Actes 2 : 41).

Après la Pentecôte, « les apôtres parcouraient la terre et parlaient au peuple du Seigneur et du Royaume des Cieus, mais leurs âmes languissaient et aspiraient à voir le Seigneur. Aussi ne craignaient-ils pas la mort, mais allaient avec joie à sa rencontre ; et s'ils désiraient vivre sur terre, c'était uniquement par amour pour les hommes. » (Starets Silouane, 20^e s.)

La vie du monde

*Protopresbytre Alexandre SCHMEMANN
Pour la vie du monde
Presses saint Serge*

« L'homme est ce qu'il mange ». C'est le philosophe matérialiste allemand Feuerbach qui l'affirme ... Ce disant, il pensait avoir réglé leur compte à toutes les spéculations « idéalistes » sur la nature humaine. En fait, sans le savoir, il exprimait la conception la plus religieuse de l'homme. Car – bien avant Feuerbach – la Bible donnait la même définition de l'homme. Il y a une histoire biblique de la création. On nous y présente l'homme, avant tout, comme un être qui a faim. Et le monde entier est sa nourriture. Selon l'auteur du premier chapitre de la Genèse, tout de suite après l'appel à se multiplier et à dominer la Terre, Dieu enseigne aux hommes à se nourrir de la Terre : « Je vous donne toutes les herbes portant semence ... et tous les arbres qui ont des fruits portant semence, ce sera votre nourriture ». L'homme

doit manger pour vivre. Il doit intégrer le monde dans son corps, l'assimiler, en faire sa chair et son sang. Il est vraiment ce qu'il mange. Et le monde entier nous est présenté comme la table d'un banquet universel offert à l'homme. Cette image du banquet, à travers toute la Bible, demeure l'image même de la vie. Elle est l'image de la vie à sa création. Elle est aussi l'image de la vie à son terme et à son épanouissement... « afin que vous mangiez et buviez à ma table dans mon Royaume ».

Je commence par ce thème de la nourriture – apparemment secondaire, secondaire par rapport aux grands « problèmes religieux » de notre époque – parce que la raison d'être de cet essai est de répondre, si possible, à cette question : de quelle vie parlons-nous ? Quelle vie prêchons-nous, proclamons-nous,

annonçons-nous, quand, en tant que chrétiens, nous confessons que le Christ est mort pour la vie du monde ? Quelle est cette vie qui est, à la fois, la motivation, le commencement et le but de la mission chrétienne ?

Les réponses actuelles à cette question sont, en gros, de deux genres. Parmi nous, il y a ceux pour qui la vie, quand on en parle en termes religieux, veut dire la vie religieuse. Et cette vie religieuse est un monde en soi, qui a son existence à part du monde profane et de sa vie. C'est le monde de la « spiritualité » et, de nos jours, il semble gagner de plus en plus de popularité. Même les librairies des aéroports sont pleines d'anthologies d'écrits mystiques. La mystique élémentaire, tel est le titre que j'ai vu sur l'un de ces livres. Perdu, désorienté, dans le bruit, la course et les frustrations de la « vie », l'homme accepte facilement l'invitation à entrer dans le sanctuaire intime de son âme, à y découvrir une autre vie et à s'asseoir, dans la joie, à un « banquet spirituel » richement fourni de nourritures spirituelles. Cette nourriture spirituelle l'aidera. Elle l'aidera à retrouver la paix de son esprit, à endurer l'autre vie – la vie « profane » –, à accepter ses tribulations, à mener une vie plus saine et plus « donnée », à « garder le sourire » d'une manière profondément religieuse. Et, dans ce cas, la mission consiste à convertir les gens à cette vie « spirituelle », à les rendre religieux. On insiste sur tel ou tel aspect, on fait même des théologies, dans ce cadre de pensée. Elles vont du *revival*¹ populaire à l'intérêt sophistiqué pour les doctrines mystiques ésotériques. Mais le résultat est toujours le même : la vie « religieuse » fait de la vie profane – celle où l'on mange et boit – une vie insignifiante, elle la prive de tout sens réel, elle la réduit à un simple exercice de piété et de patience. Et plus le « banquet religieux » est spirituel, plus les enseignes au néon : « MANGEZ ET BUVEZ » que nous voyons sur nos autoroutes deviennent profanes et matérielles.

Mais il y a aussi ceux pour qui l'affirmation « pour la vie du monde » semble tout simplement signifier : « pour une meilleure vie du monde ». Si, dans un plateau de la balance, il y a les « spiritualistes », dans l'autre, il y a les activistes. Il est vrai qu'aujourd'hui nous avons largement dépassé l'optimisme simpliste et l'euphorie de l'« évangile social ». Toutes les implications de l'existentialisme avec ses angoisses, de la néoorthodoxie avec ses vues pessimistes et réalistes de l'histoire ont été assimilées et traitées avec l'intérêt qu'elles méritaient. Mais la croyance fondamentale que le christianisme est, avant tout, action, est demeurée intacte. Elle a même repris une vigueur nouvelle. Quand on voit les choses de cette manière, le christianisme a perdu le monde purement et simplement. Et il faut retrouver le monde. C'est pourquoi la mission chrétienne consiste à rattraper la vie qui s'est égarée. On prend très au sérieux – presque trop – l'homme qui

« mange » et qui « boit ». C'est lui le but, virtuellement exclusif, de toute action chrétienne. Et, sans cesse, on nous appelle à nous repentir, nous avons gaspillé trop de temps dans la contemplation et l'adoration, dans le silence et la liturgie ; nous ne nous sommes pas assez affrontés aux problèmes sociaux, politiques, économiques, raciaux et autres qui sont les vraies questions de la vie. Aux livres sur la mystique et la spiritualité correspondent les livres sur « Religion et vie » (ou Société, ou Urbanisme, ou Sexualité ...). Et, cependant, la question fondamentale demeure sans réponse : qu'est donc cette vie que nous devons regagner pour le Christ, christianiser ? En d'autres termes, quel est le but suprême de toute cette œuvre et de toute cette activité ?

Supposons que nous ayons atteint au moins l'un de ces buts pratiques, qu'aurons-nous « gagné » ? Je vous le demande. La question peut sembler naïve. Mais on ne peut se mettre à l'action et à l'ouvrage sans savoir deux choses : le sens de notre action et aussi le sens de cette vie pour laquelle on agit. On mange et boit, on combat pour la liberté et la justice, pour être des vivants, pour vivre à plein. Mais qu'est-ce que c'est ? Quelle est la vie de la vie même ? Quel est le contenu de la vie éternelle ? En fin de compte, en dernière analyse nous découvrons, sans pouvoir y échapper, que l'action en elle-même et par elle-même n'a pas de sens. Quand tous les comités ont rempli leur tâche, que tous les tracts ont été distribués, que l'on a atteint tous les buts, on devrait entrer dans la joie parfaite. À propos de quoi ? Faute de le savoir, la même dichotomie persiste entre la religion et la vie que nous avons signalée dans la solution spiritualiste. Que nous « spiritualisons » notre vie, ou que nous « sécularisons » notre religion, que nous invitions les hommes à un banquet spirituel ou que nous nous contentions de les rejoindre à leur banquet profane, la vie réelle du monde, pour laquelle on nous dit que Dieu a donné son Fils unique, demeure désespérément hors d'atteinte de notre saisie religieuse.

2 – « L'homme est ce qu'il mange ». Mais que mange-t-il, et pourquoi ? Ces questions semblaient naïves et futiles pas seulement à Feuerbach, mais plus encore à ses adversaires religieux. Pour eux, comme pour lui, manger était une fonction matérielle, et la seule question importante était de savoir si, en plus, l'homme possédait une « superstructure » spirituelle. La religion disait oui. Feuerbach disait non. Mais les deux réponses étaient données dans le cadre de la même opposition fondamentale du spirituel au matériel. « Spirituel » opposé à « naturel », « sacré » opposé à « profane », tels ont été, pendant des siècles, les seuls cadres acceptés, les seules catégories compréhensibles de la pensée et de l'expérience religieuses. Et Feuerbach, avec tout son matérialisme, était, en fait, un héritier naturel de l'« idéalisme » et du « spiritualisme » chrétiens.

Mais, nous l'avons vu, la Bible, elle aussi, commence avec l'homme considéré comme un être qui a faim, avec l'homme qui est ce qu'il mange.

¹ Terme typiquement anglo-saxon sans équivalent français ; approximativement : flambée de renouveau religieux, à base plus sentimentale que théologique et d'assez brève durée.

Pourtant la perspective est tout à fait différente. Nulle part dans la Bible nous ne trouvons les dichotomies qui, pour nous, sont le cadre qui va de soi de toute approche de la religion. Dans la Bible, la nourriture que l'homme mange, le monde qu'il doit consommer pour vivre, lui est donné par Dieu, et lui est donné comme *communion avec Dieu*. Le monde, en tant que nourriture de l'homme, n'est pas quelque chose de « matériel », il n'est pas limité à des fonctions matérielles, comme s'il était opposé et contraire aux fonctions spécifiquement « spirituelles » par lesquelles l'homme est relié à Dieu. Tout ce qui existe est don de Dieu à l'homme, et n'existe que pour faire connaître Dieu à l'homme, pour faire de la vie de l'homme une communion avec Dieu. C'est l'amour divin fait nourriture, fait vie pour l'homme. Dieu *bénit* tout ce qu'il crée ; et dans le langage biblique, cela veut dire qu'il fait de la création tout entière le signe et le moyen de sa présence, de sa sagesse, de son amour et de sa révélation. « Voyez et goûtez combien le Seigneur est bon ».

L'homme est un être qui a faim. Mais il a faim de Dieu. Derrière toutes les faims de notre vie, il y a Dieu. Tout désir est, finalement, désir de lui. Certes, l'homme n'est pas le seul être à avoir faim. Tout ce qui existe vit en « mangeant ». La création tout entière dépend de la nourriture. Mais ce qui fait que la position de l'homme dans l'Univers est unique, c'est qu'il est le seul à qui il soit demandé de *bénir* Dieu pour la nourriture et la vie qu'il reçoit de lui. A lui seul de répondre à la bénédiction de Dieu par sa propre bénédiction. Le fait significatif de la vie dans l'Eden est qu'il appartient à l'homme de *nommer* les choses. Aussitôt que les animaux ont été créés pour tenir compagnie à Adam, Dieu les présente à Adam pour voir comment celui-ci les appellera. « Chacun devait porter le nom que l'homme lui aurait donné ». Or, dans la Bible, un nom est infiniment plus qu'un moyen de distinguer une chose d'une autre. Le nom révèle l'essence même d'une chose, ou plutôt son essence comme don de Dieu. Nommer une chose est manifester le sens et la valeur que Dieu lui a donnés, la reconnaître comme venant de Dieu, reconnaître sa place et sa fonction dans le cosmos créé par Dieu.

En d'autres termes, nommer une chose, c'est bénir Dieu en elle et pour elle. Et, dans la Bible, bénir Dieu n'est pas un acte « religieux » ou « cultuel », mais c'est la *manière même de vivre*. Dieu bénit le monde, bénit l'homme, bénit le septième jour (c'est-à-dire le temps). Et cela signifie qu'il a rempli tout ce qui existe de son amour et de sa bonté, qu'il a fait tout cela « très bon ». Aussi la seule réaction *naturelle* (et non pas « surnaturelle ») de l'homme à qui Dieu a donné ce monde béni et sanctifié doit-elle être de bénir Dieu en retour, de le remercier, de voir le monde comme Dieu le voit – et dans cet acte de gratitude et d'adoration – de connaître, nommer et posséder le monde. Toutes les qualités rationnelles, spirituelles et autres de l'homme qui le distinguent des autres créatures ont leur foyer et leur ultime épanouissement dans son pouvoir de bénir Dieu, et pour ainsi dire, de connaître le sens de la faim et de la soif qui

constituent sa vie. *Homo sapiens, homo faber ...* Oui, mais, avant tout, *homo adorans*. La définition première, fondamentale de l'homme, c'est qu'il est le *prêtre*. Il se tient debout au centre du monde, il lui donne son unité en bénissant Dieu, à la fois en recevant le monde des mains de Dieu et en l'offrant à Dieu – et en emplissant le monde de cette Eucharistie, il transforme sa vie, celle qu'il reçoit du monde, en une vie en Dieu, en communion.

Le monde a été créé comme la « matière », le matériau d'une Eucharistie universelle, et l'homme a été créé comme le prêtre de ce sacrement cosmique.

Les hommes comprennent tout cela instinctivement même s'ils ne le raisonnent pas. Des siècles de profanisation n'ont pas réussi à transformer le repas en quelque chose de strictement utilitaire. On traite encore avec respect la nourriture. Un repas est encore un rite – le dernier « sacrement naturel » de la famille et de l'amitié, d'une vie qui n'est pas que « manger » et « boire ». Manger représente encore quelque chose de plus que de maintenir les fonctions du corps. Peut-être les gens ne comprennent-ils pas ce qu'est ce « quelque chose de plus » ; ils ont néanmoins au cœur le désir de le célébrer. Ils ont encore faim et soif de vie sacramentelle.

3 – Ce n'est donc pas par hasard que le second récit biblique, celui de la chute, est aussi centré sur la nourriture. L'homme a mangé le fruit défendu. Le fruit de cet arbre unique (quoi que par ailleurs il puisse signifier), était différent de tous les autres fruits du Jardin : il n'était pas offert à l'homme comme un don. Dieu ne l'avait ni donné, ni béni. Le manger, c'était se condamner à être en communion avec lui seul, et non avec Dieu. C'est l'image du monde aimé pour lui-même. S'en nourrir, c'est l'image de la vie portant sa propre fin en elle-même.

Aimer n'est pas facile, et la race humaine a choisi de ne pas rendre à Dieu son amour. L'homme a aimé le monde, mais comme une fin en soi et non pas comme « une image transparente de Dieu ». Cela, il l'a fait avec tant de persévérance que c'est devenu quelque chose « qui est dans l'air ». Il semble naturel à l'expérience humaine de voir le monde comme une réalité opaque et non traversée par la présence de Dieu. Il semble tout naturel de ne pas vivre une vie d'action de grâces pour le don que Dieu nous fit d'un monde. Il semble tout naturel de ne pas être eucharistique.

Le monde est un monde déchu parce qu'il ne sait plus que Dieu est « en tous ». Le cumul persistant de ce dédain envers Dieu est le péché originel qui aveugle le monde. Et même la religion de ce monde déchu ne peut ni le guérir ni le racheter, car elle a accepté de réduire Dieu à un domaine appelé « sacré » (spirituel, surnaturel) en l'opposant au monde « profane ». Elle a accepté le sécularisme universel qui essaye de voler le monde à Dieu.

Que l'homme dépende du monde est une chose naturelle ; mais cette dépendance avait un but : devenir une communion ininterrompue avec Dieu en qui est toute vie. L'homme devait être le prêtre d'une

Eucharistie : offrir le monde à Dieu, et dans cette offrande, il était appelé à recevoir le don de la vie. Mais, dans ce monde déchu, l'homme n'a pas le pouvoir sacerdotal de le faire. Sa dépendance, par rapport au monde, est devenue un circuit fermé, clos sur lui-même. Et son amour se trompe de route. Il continue d'aimer, d'avoir faim. Il se sait dépendant de ce qui le dépasse. Mais c'est le monde en lui-même qui est son seul amour et sa seule dépendance. Il ne sait même pas que respirer peut être communier avec Dieu. Il ne sait même pas cette vérité : manger peut être recevoir vie de Dieu dans un sens bien au-delà du corporel. Il oublie que le monde, son oxygène, sa nourriture, sont par eux-mêmes incapables de nous apporter la vie : ils ne le peuvent que si nous les acceptons pour l'amour de Dieu, en Dieu, et comme porteurs du don divin de la vie. Tout ce qu'ils peuvent produire par eux-mêmes, c'est l'apparence trompeuse de la vie. Quand nous voyons le monde comme un « en-soi », tout devient valeur, et, par conséquent, perd toute valeur, parce que c'est seulement en Dieu qu'on peut trouver le sens (valeur) de toutes choses. Et le monde n'a de sens que quand il est le « sacrement » de la présence de Dieu. Si l'on traite les choses simplement comme des choses, elles se détruisent d'elles-mêmes, parce que c'est en Dieu seulement qu'elles ont une vie.

Le monde de la nature, coupé de la source de vie, est un monde qui meurt. Pour celui qui pense que la nourriture est source de vie en elle-même, manger est communier à ce monde qui meurt : c'est communier à la mort. La nourriture elle-même est inerte, elle est la vie qui est morte : il faut la garder dans des réfrigérateurs, comme un cadavre.

Car « la rançon du péché, c'est la mort ». La vie que l'homme a choisie n'était que l'apparence de la vie. Dieu lui a montré que c'était lui-même, Adam, qui avait décidé de manger son pain d'une telle manière, qu'il ne pouvait que retourner à la glaise dont le pain et lui avaient été sortis : « Car tu es poussière, et tu retourneras en poussière ». L'homme a perdu la vie eucharistique : il a perdu la vie de la vie même, le pouvoir de la transformer en LA VIE. Il a cessé d'être le prêtre du monde. Il en est devenu l'esclave.

Dans l'histoire du Jardin, ce drame a eu lieu à la brise du soir, c'est-à-dire à la tombée du jour. Et Adam, quand il quitta le Jardin où la vie aurait dû être eucharistique – offrande du monde en action de grâces à Dieu – conduisit, en fait, le monde entier dans les ténèbres. Dans l'une des plus belles hymnes de la liturgie byzantine, on représente Adam assis, au-dehors, tourné vers le Paradis. Il pleure. C'est l'image de l'homme même.

4 – Nous pouvons maintenant arrêter pour un moment ce thème de la nourriture. Nous avons commencé par lui seulement pour délivrer les termes « sacramentel » et « eucharistique » des associations d'idées qu'ils ont acquises dans la longue histoire de la théologie professionnelle, quand on les employait presque exclusivement dans le cadre de « naturel » face à « surnaturel », de « sacré » face à « profane »,

c'est-à-dire dans la même opposition entre la religion et la vie qui aboutit à priver la vie de toute rédemption et de toute signification religieuse. Dans notre perspective, cependant, le péché « originel » n'est pas d'abord que l'homme a « désobéi » à Dieu : le péché, c'est qu'il a cessé d'avoir faim de lui et de lui seul, cessé de voir sa vie entière dépendre du monde entier, comme sacrement de communion avec Dieu. Le péché ne fut pas que l'homme ait négligé ses devoirs religieux. Le péché fut qu'il ait pensé Dieu en termes de religion, c'est-à-dire en l'opposant à la vie. La seule chute réelle de l'homme est sa vie non eucharistique dans un monde non eucharistique. La chute n'est pas qu'il ait préféré le monde à Dieu, détruit l'équilibre entre le matériel et le spirituel, mais qu'il ait *matérialisé* le monde au lieu de le transformer en une « vie en Dieu » et de le remplir de signification et d'esprit.

Mais c'est l'évangile chrétien que de dire que Dieu n'a pas abandonné l'homme dans son exil, dans la condition de son désir aussi ardent qu'obscur. Il avait créé l'homme « à son image » et pour lui, et l'homme dans sa liberté n'a cessé de se débattre pour trouver la réponse à cette faim mystérieuse qui l'habite. Dans cet état de faillite radicale, Dieu a pris une décision : il a envoyé sa lumière dans les ténèbres où l'homme tâtonnait vers le Paradis. Il ne l'a pas fait tellement comme un plan de secours, pour recouvrer l'homme perdu : ce fut bien plutôt pour mener à terme l'œuvre qu'il avait entreprise depuis le commencement. Dieu a agi ainsi pour que l'homme pût comprendre qui il était réellement et où sa faim le conduisait.

La lumière envoyée par Dieu est son propre Fils : la même lumière qui n'avait cessé de briller tout au long des ténèbres du monde, et qui éclatait maintenant en pleine clarté.

Avant que vienne le Christ, Dieu l'avait promis à l'homme. Il l'avait fait surtout par la voix des prophètes d'Israël, mais aussi par les nombreux autres moyens qu'il a de communiquer avec l'homme. En tant que chrétiens, nous croyons que le Christ, Vérité sur Dieu et sur l'homme, donne un avant-goût de son incarnation dans les moindres fragments de vérité. Nous croyons de même que le Christ est présent en quiconque cherche la vérité. Quand même quelqu'un courrait le plus vite possible pour s'éloigner du Christ, disait Simone Weil, s'il va vers ce qu'il croit être vrai, c'est en fait dans les bras du Christ qu'il se jette.

Une grande part de la vérité sur Dieu a été également révélée dans la longue histoire de la religion. Pour le christianisme, on peut le démontrer en fonction de la norme vraie qu'est le Christ. Dans les grandes religions qui ont modelé les aspirations humaines, Dieu dirige un orchestre, hélas désaccordé, et pourtant la musique en a été souvent riche et merveilleuse.

Il n'en reste pas moins qu'au sens profond du terme le christianisme est la fin de toute religion. Dans l'histoire évangélique de la Samaritaine au puits

de Jacob, Jésus l'annonce clairement. « Seigneur », lui dit la femme, « je vois que tu es un prophète. Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous autres, vous dites que c'est à Jérusalem que l'on doit adorer ». Jésus lui répond : « Femme, crois-moi, l'heure vient où ce n'est ni sur cette montagne, ni à Jérusalem, que vous adorerez le Père. Mais l'heure vient, et nous y sommes, où les vrais adorateurs adoreront le Père en Esprit et en Vérité, car ce sont là les vrais adorateurs tels que les veut le Père » (Jn 4,19-21.23). Elle lui posait une question sur le culte. Dans sa réponse, Jésus change toute la perspective du problème. **C'est un fait : nulle part dans le Nouveau Testament, le christianisme ne se présente comme un culte ou une religion. La religion est nécessaire quand il y a un mur qui sépare Dieu de l'homme. Mais le Christ, qui est à la fois Dieu et homme, a renversé le mur qui les séparait. Il a apporté une vie nouvelle, non pas une nouvelle religion.**

C'était cette liberté de la primitive Église à l'égard de la « religion » qui conduisit les païens à accuser les chrétiens d'*athéisme*. Les chrétiens n'avaient pas d'intérêt pour une topographie sacrée, pas de temples, pas de culte reconnaissable comme tel par des générations nourries des religions à mystères. Il n'y avait pas d'intérêt religieux particulier pour les endroits où Jésus avait vécu. Il n'y avait pas de pèlerinage. La religion ancienne avait ses milliers de temples et de lieux sacrés ; pour les chrétiens, tout cela était passé, périmé. Plus besoin de temples de pierres : le Corps du Christ, l'Église elle-même, le peuple nouveau qui se rassemblait en lui, était le seul vrai temple. « Détruisez ce temple, en trois jours, je le relèverai ... » (Jn 2,19).

C'est l'Église elle-même qui était la nouvelle et céleste Jérusalem. En comparaison, l'église qui était à Jérusalem n'avait pas d'importance. Le fait que le Christ *vient et est présent* avait infiniment plus de signification que les lieux où il avait vécu. Bien entendu, la réalité de l'existence historique de Jésus-Christ était la base que personne ne contestait dans la foi des premiers chrétiens. Pourtant, s'ils se souvenaient de lui, ils savaient surtout qu'il était avec eux. Et, en lui, toute « religion » prenait fin parce que c'était lui *la Réponse* à toute religion, à toute faim humaine de Dieu, parce que c'était en lui que cette vie que l'homme avait perdue – et qui ne trouvait qu'un symbole, un signe, une quête dans la religion – était enfin restituée à l'homme.

5 – Cet essai n'est pas un traité systématique de théologie. Nous ne cherchons pas à explorer ici tous les aspects et toutes les conséquences de cette Réponse. Nous n'avons pas la prétention d'ajouter quoi que ce soit, dans un si court volume, à la sagesse accumulée dans les innombrables traités de « théologie » ou de « dogme ». Notre propos est modeste. Il est de rappeler à nos lecteurs que la vie –

la vie dans toute sa plénitude – a été restituée à l'homme dans le Christ, lui a été donnée à nouveau comme sacrement et communion, redevenue eucharistique. Notre propos est aussi de montrer – fût-ce partiellement et superficiellement – le sens de tout cela pour notre mission en ce monde. Le chrétien occidental a l'habitude de penser sacrement comme opposé à parole, et de lier la mission à la parole et non point au sacrement. Bien plus, il considère traditionnellement le sacrement comme une part, peut-être essentielle, mais étroitement limitée, ou comme un acte ou une institution *de l'Église* et dans l'Église, mais il ne voit pas l'Église comme étant elle-même le sacrement de la présence active du Christ. Enfin, il s'intéresse d'abord à certains problèmes « formels » au sujet des sacrements : leur nombre, leur « validité », leur institution, etc. Notre propos est de faire ressortir qu'il existe – et qu'il a toujours existé – une autre perspective, une approche différente du sacrement : et cette approche pourrait être d'une importance cruciale justement pour le problème brûlant de la mission, de notre témoignage rendu au Christ dans le monde.

Car la question fondamentale est bien : *de quoi sommes-nous témoins ?* Qu'avons nous vu et touché de nos mains ? Qu'avons nous partagé ? À quoi avons-nous communié ? Où appelons-nous les hommes ? Qu'avons nous à leur offrir ?

Cet essai est écrit par un orthodoxe oriental et dans la perspective de l'Église orthodoxe. Mais ce n'est pas un livre sur l'orthodoxie orientale, comme on écrit et comprend aujourd'hui les livres sur l'orthodoxie. Il existe une approche « occidentale » de l'Orient que les orthodoxes eux-mêmes ont acceptée. On présente d'habitude l'orthodoxie comme la spécialiste en mystique et en spiritualité, comme la demeure éventuelle de tous ceux qui ont faim et soif du « banquet spirituel ». On a assigné à l'Église orthodoxe la place et la fonction d'Église « liturgique » et « sacramentelle » et, *par conséquent*, plus ou moins indifférente à la mission. C'est une erreur profonde. Les orthodoxes ont peut-être, beaucoup trop souvent, ignoré les implications réelles de leur « sacramentalisme », mais le sens fondamental de celui-ci n'est certainement pas l'évasion dans une « spiritualité » intemporelle, loin du monde terne de « l'action ». C'est sa signification véritable que nous voudrions découvrir pour la faire partager à nos lecteurs.

Des églises splendides avec des « vigiles nocturnes », des icônes, des processions, une liturgie qui, pour être célébrée correctement, n'exige pas moins de vingt-sept gros livres liturgiques, tout cela semble en contradiction avec ce qui a été dit sur le christianisme comme « fin de la religion ». Mais est-ce bien en contradiction ? Et, sinon, quel est le *sens* de tout cela dans le monde réel où nous vivons, et pour la vie duquel Dieu a donné son Fils ?

Prophétie de Saint Ambroise d'Optino

Saint Ambroise (également connu sous le nom de Staretz Ambroise) est l'un des plus connus des startsy d'Optino. L'Église orthodoxe russe l'a déclaré saint en 1988 et sa mémoire est célébrée le 10 Octobre.

Mon enfant, sache que dans les derniers jours, des moments difficiles viendront, et, comme le dit l'Apôtre, voici, à cause du peu de piété, les hérésies et les schismes apparaîtront dans les églises, et puis, ainsi que les saints Pères l'ont prédit, sur les trônes des hiérarques et dans les monastères, il ne sera plus possible de trouver des hommes qui soient fermes et expérimentés dans la vie spirituelle.

C'est pourquoi, les hérésies se propageront partout dans le monde et tromperont beaucoup de gens. L'Ennemi de l'humanité agira habilement, et chaque fois que cela sera possible, il conduira les élus à l'hérésie. Il ne commencera pas par le rejet des dogmes de la Sainte Trinité, de la divinité de Jésus-Christ, ou par le rejet de la Mère de Dieu, mais il commencera imperceptiblement à fausser les enseignements des saints Pères, en d'autres termes, les enseignements de l'Église elle-même.

La ruse de l'ennemi et ses façons d'agir seront remarqués par un très petit nombre - mais uniquement par ceux qui sont les plus expérimentés dans la vie spirituelle. Les hérétiques s'empareront de plus en plus de l'Église, partout dans le monde, et ils nommeront leurs serviteurs, et la spiritualité sera négligée.

Mais le Seigneur ne laissera pas Ses serviteurs, sans protection. En vérité, leur devoir véritable [aux démons] est une persécution des vrais pasteurs et leur emprisonnement, car sans cela, le troupeau spirituel ne pourra pas être pas capturé par les hérétiques. Par conséquent, mon fils, quand, dans les Églises, tu verras que l'on se moque des actes divins, de l'enseignement des saints Pères, et de l'ordre établi de Dieu, sache que les hérétiques, sont déjà présents. Sois également conscient que, pendant quelque temps, ils pourraient cacher leurs mauvaises intentions, ou bien encore ils pourraient déformer la foi divine d'une manière cachée, afin de mieux réussir à détourner et à tromper les gens inexpérimentés.

Ils persécuteront de la même manière les pasteurs et les serviteurs de Dieu, car le Diable, qui dirige l'hérésie, ne peut pas supporter l'ordre divin. Comme des loups dans la peau de moutons, ils seront reconnus par leur vaine gloire naturelle, l'amour de la luxure, et la soif de pouvoir. Tous ceux-ci seront des traîtres, qui provoqueront la haine et la malveillance partout, c'est pourquoi le Seigneur a dit que l'on pourra facilement les reconnaître à leurs fruits. Les véritables serviteurs de Dieu sont doux, ils

aiment leur frère et obéissent à l'Église (dans l'ordre, et les traditions).

À cette époque, les moines subiront de fortes pressions des hérétiques, et la vie monastique sera ridiculisée. Les familles monastiques seront pauvres, le nombre de moines diminuera. Ceux qui resteront seront en butte à la violence. Ces contempteurs de la vie monastique, qui ont seulement l'apparence de la piété, s'efforceront d'attirer des moines de leur côté, leur promettant protection et biens (id est le confort), mais menaceront d'exil ceux qui ne se soumettront pas. A cause de ces menaces, les faibles de cœur seront très tourmentés.

Si tu vis jusques en ces temps-là, réjouis-toi, car à ce moment-là les fidèles qui ne possèdent pas d'autres vertus recevront des couronnes de fleurs simplement en restant fermes dans leur foi, selon la Parole du Seigneur, « Tous ceux qui me confessent devant les hommes, je les confesserai devant Mon Père Céleste ». Crains le Seigneur, mon fils, et ne perds pas cette couronne afin de ne pas être rejeté par le Christ dans les ténèbres extérieures et la souffrance éternelle. Reste bravement debout dans la foi, et, si nécessaire, supporte avec joie les persécutions et les autres épreuves, car alors seulement le Seigneur se tiendra à tes côtés ... et les saints martyrs et confesseurs verront avec joie ton combat.

Mais, en ces jours, malheur aux moines attachés aux possessions et aux richesses, et qui, pour l'amour du confort, accepteront de se soumettre aux hérétiques. Ils apaiseront leur conscience en disant : « Nous allons sauver le monastère, et le Seigneur nous pardonnera ». Malheureux et aveugles, ils ne pensent même pas que par les hérésies et les hérétiques, le Diable entrera dans le monastère, et ce ne sera plus un saint monastère, mais des murs nus d'où la Grâce partira à jamais !

Or Dieu est plus puissant que le Diable, et il n'abandonnera jamais Ses serviteurs. Il y aura toujours de vrais chrétiens, jusques à la fin des temps, mais ils choisiront des lieux solitaires et déserts. Ne crains pas les épreuves, mais aie crainte de l'hérésie pernicieuse, car elle chasse la grâce, et nous sépare du Christ, c'est pourquoi le Christ nous a commandé de voir l'hérétique comme un païen et un publicain.

Mon fils, affermis-toi dans la Grâce de Jésus-Christ. Avec joie, hâte-toi vers la confession [de la foi] et endure les souffrances de Jésus-Christ comme le bon soldat à qui a été dit : « Sois fidèle jusqu'à la mort, et Je te donnerai la couronne de Vie ».

Version française Claude Lopez-Ginisty

<http://orthodoxologie.blogspot.com/2009/08/prophetic-de-saint-ambroise-doptino.html>

L'œcuménisme et la tradition selon l'Ancien Païssios l'athonite

Respect pour la Tradition

Nombre de saints martyrs, quand ils étaient peu familiers avec un dogme, disaient ceci : « j'ai confiance en tout ce que les saints Pères ont institué. » Si quelqu'un osait dire cela, il allait subir le martyre. En d'autres termes, bien qu'ils ne savaient pas comment présenter la moindre preuve à leurs persécuteurs, ils avaient cependant confiance dans les saints Pères. Ils devaient penser en eux-mêmes : « Comment pourrais-je ne pas avoir confiance aux saints Pères ? Ils étaient bien plus expérimentés que moi, et vertueux, et saints. Comment pourrais-je être d'accord avec quelque chose qui n'a pas de sens ? Comment pourrais-je tolérer que quelqu'un se moque des saints Pères ? » Nous devons faire confiance à la Tradition. De nos jours, hélas, nous remarquons que « les bonnes manières européennes » sont là, et elles s'efforcent de présenter une face agréable. Elles essaient d'être supérieures, mais pour finir, elles mènent à adorer le Démon cornu. « Il ne doit exister qu'une seule religion » vous disent-ils, et ils écrasent tout.

J'ai aussi eu des gens qui sont venus me voir, qui suggéraient : « Nous tous qui croyons en Christ nous devrions former une seule religion. »

Je leur ai dit : Ce que vous me dites-là, c'est prendre de l'or et du cuivre – de l'or de la plus haute qualité – qu'il a été très difficile d'obtenir aussi pur, et ensuite, mettre les métaux ensemble et les faire fondre en une seule masse. Est-ce bien de les remélanger ? Demandez-le à n'importe quel orfèvre : « devrions-nous mélanger des éléments inférieurs à de l'or ? »

Hé bien, c'est le même problème avec le filtrage du dogme. Les saints Pères devaient savoir ce qu'ils faisaient, quand ils ont interdit toute association avec un hérétique. De nos jours, on entend dire : « nous devrions prier tous ensemble – non seulement avec un hérétique, mais aussi avec un bouddhiste et un adorateur du feu et un adorateur du démon. Les Orthodoxes devraient aussi participer à ces prières communes et rassemblements. C'est une question de présence. »

Que veulent-ils dire par « présence » ? Ils s'efforcent de tout résoudre par la logique, afin de justifier l'injustifiable. Cet « esprit européen » est convaincu que le domaine spirituel peut aussi faire partie du Marché Commun.

Certains d'entre les Orthodoxes assez superficiels veulent projeter une « œuvre missionnaire », de sorte qu'ils puissent se réunir avec des hétérodoxes afin de pouvoir être entendus, et ils pensent que c'est ça la manière de promouvoir l'Orthodoxie – en se mêlant dans le même pot que les cacodoxies. Ensuite, nous avons les hyper-zélotés à l'autre extrémité : ils blasphèment même les Sacrements des néo-

Calendaristes, etc, et ils scandalisent à l'extrême ces âmes qui sont pieuses et ont une sensibilité Orthodoxe.

D'un autre côté, les hétérodoxes participent habituellement aux rencontres, ils s'y posent comme des « je-sais-tout », ils prennent pour eux tout bon matériel spirituel qu'ils peuvent trouver chez les Orthodoxes, ils les emmènent dans leur propre atelier, ils y rajoutent leurs couleurs et y apposent leur nom, et ils présentent ça comme quelque chose d'original.

Le monde étrange dans lequel nous vivons actuellement est soumis à de telles étranges choses, et il est finalement détruit spirituellement. Mais – quand sera venu le temps – le Seigneur suscitera de nouveaux Marc d'Ephèse et de nouveaux Grégoire Palamas, qui rassembleront tous nos frères scandalisés, qui confesseront la Foi Orthodoxe, consolideront la Tradition Orthodoxe, et apporteront une grande joie à notre Mère l'Église.

Si nous vivions selon la voie patristique, nous tous nous pourrions bénéficier d'une richesse spirituelle qui ferait envie à tous les hétérodoxes ; cela les ferait abandonner leurs erreurs et maladies spirituelles, et les amènerait au Salut, sans besoin du moindre sermon. A présent, ils ne sont pas du tout touchés par notre sainte Tradition patristique, parce qu'ils attendent de voir la continuité de notre patristique – notre véritable parenté avec nos saints.

Ce qui est obligatoire pour tout Orthodoxe, c'est de semer la « bienveillante angoisse » aussi chez les hétérodoxes ; en d'autres termes, de les amener à réaliser qu'ils ont vécu dans l'erreur, et qu'ils ne devraient pas s'en remettre à la légère à leurs pensées, de peur de se priver d'eux-mêmes dans cette vie-ci des abondantes bénédictions de l'Orthodoxie, et dans la vie à venir, des infiniment plus abondantes et éternelles bénédictions de Dieu.

Un jour, quelques enfants catholiques-romains m'ont rendu visite, ils étaient bien intentionnés, et ils étaient désireux d'en apprendre sur l'Orthodoxie. « Nous aimerions que vous nous disiez quelque chose, de sorte que nous soyons spirituellement aidés, » me dirent-ils.

« Hé bien voyez, » ai-je répondu, « cherchez un livre sur l'Histoire de l'Église, et vous verrez comment autrefois nous étions unis, et voyons où vous avez été blessés. Ceci vous aidera immensément. Faites-le, et la prochaine fois, nous parlerons de beaucoup d'autres choses. »

Dans les temps plus anciens, les gens avaient l'habitude de respecter quelque chose parce que ça leur venait de leur grand-père, et ils en prenaient soin comme un héritage familial. J'ai un jour rencontré un très grand avocat. Sa maison était très sobrement équipée, et non seulement il s'en portait bien, mais

cela mettait aussi les visiteurs à l'aise. Il y a quelque temps, il me raconta ceci :

« Il y a quelques années, père, mes connaissances se moquaient de moi à cause de tous les vieux objets de famille que je conservais. A présent, ils viennent et les admirent comme antiquités. Tandis que moi j'en fais un usage quotidien et que j'en suis heureux parce qu'ils me rappellent mon père, ma mère, mes grands-parents, et que j'en suis toujours ému, ces connaissances vont à présent un peu partout pour acheter et collectionner de vieux bibelots, au point qu'ils ont transformé leurs salons en échoppes de curiosités, dans une tentative d'enlever les problèmes de leurs esprits et d'oublier leur stress séculier. »

Dans le passé, quelqu'un aurait conservé une petite pièce de monnaie totalement sans valeur comme si elle valait une immense fortune, uniquement parce qu'elle avait été donnée par sa maman ou son grand-père. De nos jours, si quelqu'un a une pièce de valeur – une pièce en or par exemple – qui lui a été donnée par son grand-père, et que la valeur de la pièce est ne fut-ce qu'un rien supérieure à sa valeur originale, il ira la revendre. Il n'en aura aucun respect, ni ne se souciera de mère ou père. C'est ça, « l'esprit européen », qui rentre insidieusement et nous balaie tous...

Je me souviens de ma première visite à la sainte Montagne de l'Athos – dans une des communautés, l'Ancien était un vieil homme, petit, et très pieux. Par

piété, il avait préservé de génération en génération non seulement les étoles de ses grands-pères (spirituels), ses prédécesseurs, mais même les patrons qu'ils avaient utilisés pour réaliser les étoles. Il avait aussi plusieurs très vieux livres et divers manuscrits qu'il préservait, magnifiquement enveloppés dans sa valise, qui était soigneusement fermée de sorte qu'ils ne ramassent pas la poussière. Il ne touchait jamais ces livres ; il les préservait enveloppés. « Je ne suis pas digne de lire de tels livres, » disait-il. « Je lis seulement des livres plus faciles – les Vies des Pères, le Gouvernail [Droit Canon], etc. »

Ensuite vint un jeune moine (qui pour finir ne resta pas sur la Montagne), et il demanda à l'ancien : « pourquoi gardez-vous tous ces vieux détritibus ici ? » Il s'avança pour enlever les patrons de couture et s'en débarrasser – en les brûlant. Le pauvre vieillard le supplia, en larmes : « ça vient de mon grand-père – qu'est-ce que ça peut te faire si je veux les conserver ? Il y a encore bien d'autres pièces ici – laisse tout ça dans un coin. » Par sa piété, non seulement il tenait aux livres, aux objets et bibelots, aux étoles, mais même aux patrons de couture !

Quand existe le respect pour les petites choses, il y aura un respect encore plus grand pour les plus grandes choses. Quand il n'y a pas de respect pour les petites choses, il n'y en aura pas non plus pour les plus grandes choses. C'est ainsi que les saints Pères ont préservé la Tradition.



Mention légale : ce bulletin est une revue d'information au service de la communauté orthodoxe de Compiègne. Les opinions exprimées dans ces articles n'engagent que leurs auteurs et en aucun cas la rédaction.

La librairie de l'Abbaye Notre-Dame à Ourscamp.

Par François GRAILLOT
libraire de l'Abbaye

Proche de Compiègne, dans un écrin de verdure du pays de Noyon, au cœur des sentiers de randonnées, se dévoile les vestiges de l'une des plus anciennes abbayes cisterciennes fondée en 1129 sous l'impulsion de Bernard de Clairvaux. Ce site, occupé actuellement par



la communauté catholique des « Serviteurs de Jésus et de Marie », conserve de très belles ruines de l'église abbatiale, et un rare édifice du XIII^e siècle, le tout dans un parc ombragé. Ce qui est en soi un but de promenade entre amis ou familiale, devient un lieu de découverte et d'enrichissement pour celui qui veut découvrir le mystère de la foi chrétienne ou l'approfondir, par les propositions offertes, dans l'espace de vente de cette congrégation.

Celui-ci est situé à l'entrée du monastère, dans un bâtiment du XVI^e siècle entièrement rénové à cet effet. La librairie de l'abbaye, est le seul point de vente religieux chrétien sur un espace de 80 kms de circonférence. C'est un lieu d'accueil, d'évangélisation, de formation, de connaissances. Nous avons noté un important rayon dédié à la foi orthodoxe, à la patristique, à l'expérience de Dieu dans la vie de prière, sans oublier des bibliographies de saint comme par exemple celle concernant Séraphin de Sarov, des ouvrages tel que l'Echelle Sainte de Saint Jean Climaque, des livres des éditions de « l'Age d'Homme », des « Editions Bellefontaine » et bien d'autres.

Pour ne pas oublier d'exercer vos papilles à la dégustation, la librairie possède un espace consacré aux produits de bouches, fabriqués dans les monastères de France. Des produits naturels de bien être et de santé compléteront le soins de l'âme.

Chaque année, lors des mois de décembre et de janvier, dans la salle attenante à la librairie, une exposition fait découvrir aux visiteurs l'orthodoxie. Ainsi fut faite une présentation des sept conciles œcuméniques en présence de Monseigneur Gabriel, archevêque de Comane ; une exposition d'icônes de et par Maria Lavie.

En décembre de cette année et ce jusqu'à la fin janvier 2011, par une exposition d'icônes, nous découvrirons les Saintes, les Saints et les Pères qui nous sont communs, terreau de notre foi.

La Librairie de l'abbaye est ouverte :

**du mardi au dimanche,
de 9H-12H 14H-18H.**

Son adresse :

**Abbaye Notre-Dame
1 place Saint Eloi
60138 Chiry-Ourscamp
Tel : 03 44 75 72 00**